



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Philosophie, une collection dirigée par Jad Hatem

Partout où l'on annonce à grands cris la fin de la métaphysique et là même où l'on croit pouvoir enterrer en silence la libre pensée, c'est l'homme en la totalité de son être et en sa dimension de transcendance qui est en péril. Rien, d'une certaine manière, n'est plus vulnérable qu'elle car elle est tout l'homme. Elle s'expose à la déchéance car la liberté est son essence. Insulté par Agamemnon, Achille est sur le point de s'emporter et de tuer son rival quand Athéna, venue l'apaiser, se place derrière lui et le retient par la chevelure. Il se retourne et la reconnaît seulement pour lui. La main qui guérit la passion est en même temps la main qui dessille les yeux. Par la conversion qu'elle opère, la sagesse est vision de l'invisible. « Nous sommes tous », dit Plotin, « comme une tête à plusieurs visages tournés vers le dehors, tandis qu'elle se termine vers le dedans par un sommet unique. Si l'on pouvait se retourner ou si l'on avait la chance d'avoir les cheveux tirés par Athéna, on verrait à la fois Dieu, soi-même et l'être universel ».

ISBN 978-2-336-29865-8

© Orizons, Paris, 2014

Une logique de la folie

Reprise de Gilles Deleuze

Dans la même collection

Monique Lise Cohen, *Récit des jours et veille du livre*, Orizons, 2008.

Monique Lise Cohen, *Emmanuel Lévinas et Henri Meschonnic, résonnances prophétiques*, Orizons, 2011.

Riccardo Di Giuseppe, *Le Voyage de Parménide*, Orizons, 2011.

Bernard Forthomme, *Une logique de la folie. Reprise de Gilles Deleuze*, 2014.

Jad Hatem, *La poésie de l'extase amoureuse, Shakespeare et Louise Labé*, Orizons, 2008.

Jad Hatem, *L'art comme autobiographie de la subjectivité absolue, Schelling, Balzac, Henry*, Orizons, 2009.

Jad Hatem, *Rupture d'identité et roman familial*, Orizons, 2011.

Jad Hatem, *Barbey d'Aurevilly et Schelling*, Orizons, 2012.

Jad Hatem, *Liberté humaine et divine ironie. Schelling avec Luther*, Orizons, 2013.

Jad Hatem, *Un bruit d'avoir été. Sur Qohélet*, Orizons, 2014.

Jad Hatem, *Le Vin éternel, Sur Ibn Al-Farid*, Orizons, 2014.

Laurent Millischer, *Heidegger ou la détresse du monde*, 2014.

Gianfranco Stroppini de Focara, *D'Alexandre à Jésus*, Orizons, 2013.

Roland Vashald, *À l'orient de Michel Henry*, Orizons, 2014.

Bernard Forthomme

Une logique
de la folie

Reprise de Gilles Deleuze

rizons

2014

Du même auteur

- Une philosophie de la transcendance. La métaphysique d'Emmanuel Lévinas. Postface d'Emmanuel Lévinas*, Vrin, Paris, 1979 (Couronné par l'Académie Royale de Belgique, 1980).
- L'être et la folie*, Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes Études (en Sorbonne), tome 104, Peeters, Paris, 1997.
- De l'acédie monastique à l'anxio-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie*, Les Empêcheurs de Penser en rond, Paris, 2000.
- L'expérience de la guérison*, Les Empêcheurs de Penser en rond—Le Seuil, Paris, 2002.
- La folie du roi Saül*, Les Empêcheurs de Penser en rond—Le Seuil, Paris, 2002.
- Sainte Dympna et l'inceste. De l'inceste royal au placement familial des insensés*, L'Harmattan, Paris, 2004.
- Par excès d'amour. Les stigmates de François d'Assise*, Éditions Franciscaines, Paris, 2004.
- La Jalousie. Élection divine, secret de l'être, force naturelle et passions humaines*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2005 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Le Chant de la création selon François d'Assise*, Éditions franciscaines, Paris, 2006.
- La Conversation et les écoutes difficiles*, Éditions franciscaines, Paris, 2007.
- Prier 15 jours avec l'Abbé Pierre*, Nouvelle Cité, Paris, 2008.
- Théologie des émotions. Structurée par l'expérience théâtrale*, Éditions du Cerf, Paris, 2008.
- Histoire de mon bonheur malheureux, texte de Camilla da Varano (1491), établi, annoté et introduit par B. Forthomme*, Éditions Franciscaines, Paris, 2009 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Naviguer dans la haute mer de Dieu—Opuscules spirituels, texte de Camilla da Varano (1458-1524), établi, annoté et introduit par B. Forthomme*, Éditions franciscaines, Paris, 2010.
- Les aventures de la volonté perverse*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2010 (Diffusion Éditions du Cerf).

- Homme, où es-tu ? Abrégé d'anthropologie critique*, Éditions Lessius, Bruxelles, 2011 (Diffusion Éditions du Cerf).
- Il Canto del corpo ardente. La stigmatizzazione di San Francesco d'Assisi, in prospettiva critica*, ed. Messaggero, Padova, 2012.
- Théologie de l'aventure*, Éditions du Cerf, Paris, 2013.
- La voie libre. Théologie du franc-parler*, Éditions Facultés Jésuites de Paris, Paris, 2014.
- Histoire de la théologie franciscaine. De saint François à nos jours*, Éditions franciscaines, Paris, 2014.

Liminaire

Cet ouvrage constitue la version rédactionnelle du Cours que j'ai dispensé oralement au Département de Philosophie de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, au printemps 1997, à l'invitation du Professeur Jad Hatem. C'est au milieu de ce brassage libanais, si singulier, que je m'essayai jadis à la reprise d'une pensée résistante à la scolarisation, mais pas à la percolation ni à la transmission.

Il y avait un peu plus d'un an que Gilles Deleuze s'était donné la mort en se jetant depuis la fenêtre de son appartement parisien, car il ne pouvait plus respirer. Ce que je veux retenir ici, ce n'est pas le nouvel Empédocle. Il ne s'est pas jeté dans l'Etna mais sur un pavement. Sa tombe n'est pas un volcan, pas plus qu'une ligne de fuite, ni l'immanence pure. C'est une tombe sise à Saint-Léonard-de-Noblat, libérateur des prisonniers et des femmes qui ne parviennent pas à mettre au monde leur petit, suivant sa légende.

Ce qui rapproche Deleuze de la figure de Socrate ou de Diogène le Cynique, sans doute, malgré Foucault et Nietzsche. J'envisage donc plutôt l'homme de la maïeutique ou du manteau, que celui de la philosophie au marteau. Mais pour moi, Saint-Léonard-de-Noblat est surtout le premier lieu d'établissement autonome des franciscains modernes et réformés, appelés Récollets en France, et un lieu de résidence de l'éminent maître spirituel, Séverin Rubéric¹. Cet endroit retiré du Limousin où Deleuze a voulu écrire certains de ses ouvrages, est vraiment un lieu de recollection, sur le chemin du *Champ des étoiles*.

J'ai été très touché d'apprendre qu'un jour Deleuze s'était mis

1. Cf. Séverin Rubéric, *Exercices spirituels* (Bordeaux, 1622), édition critique, introduite et annotée par B. Forthomme, Paris, Editions Champion, 2015.

à genoux avec les gens du cru pour honorer les reliques de Saint-Léonard. D'autant plus que ce geste m'a toujours répugné, sans pour autant que je méconnaisse la force de la foi populaire, sa fibre vivace face aux idéologies universalistes violentes, aux forces bureaucratiques et à la déshumanisation. C'est ce que Deleuze réclame de la philosophie : non plus l'abstraction des questions d'origine et de fin, mais les vecteurs d'intercession. Ni partir, ni arriver, mais saisir les flux de la vérité comme une vague de surf ou l'air ascendant dans le vol à voile. Le désir séraphique, c'est saisir le courant comme un deltaplane. Le "saint" crée un style de désir, mais il réclame lui-même des *intercesseurs* capables d'images artistiques, de concepts ou de totalités théologiques, car il n'est pas origine ni sa tombe la ligne d'arrivée.

Ce que je veux retenir de cet ensevelissement dans le village du Recueillement franciscain et magdalénien (proustien si l'on veut), et de son esprit de Réforme, c'est la mauvaise herbe qui pousse entre les pierres et qui charmait saint François. La fin organique de l'individu n'est pas la fin de la vie qui passe ainsi, malgré tout, aimait à dire le philosophe de la reprise, et qui signifie qu'elle cherche une issue, et qu'elle a sans doute déjà trouvé là ce qui lui fallait, en plus de la lumière et du vent.

Il n'en demeure pas moins que j'use de la liberté comme centre périphérique pour seulement *pouvoir* me situer dans le plan d'immanence. Si Deleuze a bien contribué, d'une manière pertinente selon moi, à mieux nous faire entendre la puissance affirmative du désir et la portée métaphysique des délires, il n'a fait, dans une certaine mesure, que prolonger le sens de la fêlure dans le roman réaliste et son idéologie du *fatum* social ou héréditaire, même s'il est ici *transorganique* et baroque (leibnizien), même s'il est une *nécessité* créatrice, comme celle de reconstruire l'espace fragmenté par l'image urgente de la main (chez Bresson) ; ce qui reste une fiction que je m'autorise à déterminer à partir de la libre décision de filmer les fragments et la connexion manuelle, fût-ce à défaut de pouvoir choisir vraiment.

Paris, mai 2014

Chapitre 1

Les signes de la jalousie

Il n'y a plus que la main qui puisse repérer des connexions d'une partie à l'autre de l'espace [morcelé].

Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création?*, 1987.

Ita simpliciter et sine glossa intelligatis et cum sancta operatione observetis usque ad finem.

François d'Assise,
Testamentum, 39.

I—Sémiotique et logique

La jalousie est une main sournoise ou soudaine, une main incandescente qui taille, incendie, recoud, notre vie segmentée. Elle est duelle, car elle se joue plutôt sur le vecteur du déchiffrement ou sur celui de la revendication passionnelle, mais elle implique toujours le signe. Ce rapport au signe précède, d'une certaine manière, cette bifurcation entre l'herméneutique paranoïaque et le passage à l'acte sous forme de quérulence. La jalousie, en tant qu'elle implique intrinsèquement le signe, rejoint l'ailleurs, le dehors, ce qui n'est pas du monde visible, en tant que le monde est gouverné par la logique du langage qui en fait son objet, mais ce qui vient y faire irruption et élection de mondes qu'elle découpe, produit, agence, construit.

Le jaloux passionnel aime parfois à couper la main baladeuse,

à sacrifier, mais également reconstruire tout son espace : il le fragmente, le taille mais tente de le reconstruire, comme ce jaloux qui réduit la botte italienne, en y découpant les espaces où il a vécu avec la femme jalouée — espaces, villes inaccessibles désormais aux rivaux — en reconstruisant une Italie plus petite, amputée à coups de ciseau, mais recollée avec les mains. Le jaloux inspiré par le désir de déchiffrement reconstitue le monde comme espace géographique en espace corporel, humain, christique, que sais-je ? Les îles, la Crête, voilà qui peut devenir un organe génital, une proximité odieuse de la personne aimée, éventuellement à sectionner.

À moins que le primat de l'image cartographique laisse place à la configuration temporelle de l'espace décomposé ; il se recompose avec la main d'une puissance obscure, même si elle prend le visage eschatologique du Christ, d'un dépassement du temps historique, celui de la douleur intolérable. Il n'y a donc pas qu'une cohésion initiale viscérale, auditive ou olfactive, et encore moins spéculaire, mais tactile ou manuelle : c'est la confiance première dans le monde. Le corps s'unifie en même temps qu'il unifie l'espace morcelé de son environnement. Il faut d'abord qu'il marche avec ses mains pour pouvoir se redresser.

Mais le jaloux passionnel aime tout autant, sinon plus intensément, découper le temps en images, en rêveries, en temps de l'autre, celui qui s'est passé avant que je ne rencontre la personne jalouée ; ce temps qui s'est passé sans moi, et qui s'éprouve si intolérable. Il s'agit alors de ressaisir le temps par l'image-temps, celui du roman, du cinéma ou de la voyance ou du délire mantique. La main se prête alors à la chiromancie autant qu'à battre la mesure. Le temps naît à la jointure de la parole et de la main ; l'histoire jaillit lorsque la parole est inécoutée alors qu'il le faudrait, obéie alors qu'elle ne le devrait, et lorsque la main saisit ce qu'elle ne devrait pas saisir, et se dessaisit alors qu'elle devrait saisir.

Le signe qui n'est déchiffré et vu que par le voyant, constitue la marque d'un événement ou d'un accomplissement. Le signe est encore sujet de la production et pas simplement du déchiffrement ni même de l'expression. Face à l'événement, comme l'invention d'un véhicule automoteur, la médiation du signe qui le désigne

esquive la nouveauté pure, la cruauté de l'idée comme celle de l'événement brut. Le signe sert alors la cause de la liberté.

Mais le signe peut être une personne, une liberté. Une personne qui devient ce que l'on peut nommer un *personnal*, c'est-à-dire une figure transempirique et transallégorique à la fois, trouvant une fonction dans un système spirituel ou spéculatif. Personne déchiffrée comme signe, non d'une vérité dogmatique ou historique, non pas d'une vérité représentative et critique, mais signe des plus secrètes opérations de l'esprit, malgré ou à cause de son aspect rustique et de son illettrisme, donnant tout le relief et la protection à ce secret qu'il faut partager, passer, et non briser ou divulguer, pour le déchiffrer.

Le signe implique la rencontre, un heurt. Ce n'est pas l'événement lui-même, mais ce qui fait signe dans l'événement. Le signe est indice d'un croisement. Cela qui force l'attention et la pensée; parfois à la manière d'un code, d'une machine ou de présages, d'une formule magique qui envoûte la liberté en subjuguant le désir illimité, en s'efforçant de le circonscrire. Une roche exprime une autre qui la choque, par son renvoi, la nouvelle orientation de son parcours.

Un arbre de la forêt où joue le vent, hurle comme une meute, exprime la tempête, par la direction du vent que le tronc, ses branches et ses feuilles indiquent. Une fleur exprime le soleil qu'elle contemple en produisant du carbone, des sels, des parfums ou des couleurs. Ce que sélectionne l'insecte qui viendra éventuellement y puiser du nectar ou polliniser le stigmaté au passage, le féconder en quelques secondes, sans même s'en rendre compte. Le chien exprime un coup de bâton par le grincement de ses mâchoires, un grognement. Les coups de canon de la guerre ébranlent l'horizon qui s'écroule comme un vieux mur.

Le cynique exprime le coup de bâton de son maître par sa philosophie, ses anecdotes conceptuelles. Le prophète exprime les fléaux, les coups de Dieu ou ses promesses, par des altérations corporelles, des gestes, des gémissements ou des signes symboliques qui prennent force d'oracles pour ceux qui savent les saisir au passage par les cheveux. Ainsi les miracles de guérison, de nourrissage ou de délivrance de l'esprit, tout ce qui résiste non seulement au *logos*, à la doctrine univoque, mais également au travail comme à la paresse ou aux loisirs, c'est cela qui exprime un événement, un monde rencontré par

ce qui use du monde comme s'il n'en était pas. Ce n'est pas l'usage qui est sanctifié, la préhension des signes, mais leur bon usage qui importe, leur différence avec la jouissance (*fruitio*) qui porte sa cible en soi comme une danse.

Le signe est la forme d'une puissance, dotée d'une force agissante, d'une capacité d'impact de par sa seule émergence; le signal, c'est l'expression visible et dicible d'une puissance, mais irréductible au *logos*. C'est d'ailleurs pourquoi le signe peut apparaître comme ce qui passe les lois ou comme *sêmeia*—ce qui se traduit parfois par *miracles*. Non comme ce qui enfreindrait les lois, d'ailleurs moyennes déterministes, de la nature—une spontanéité ou des convulsions sont remarquables au niveau micrologique—, mais comme ce qui s'affirme positivement, tel un surcroît, un signe irréductible à une cause, déterminable ou non, rationnelle ou non. Le signe ne relève pas de la causalité appliquée ou transgressée. Par essence, il n'est pas non plus un signe linguistique ou ce qui s'y inféode, comme le signifiant, le signifié, voire la signification (dénotation) ou le référent. Par ailleurs, il n'est pas opposé au corps, car il le travaille et lui offre un milieu où il se déploie.

Le signe vérifie la parole et le discours qui prétend à la vérité. Il est en cela irréductible à sa subsomption sous une sémiotique où l'expression ne serait pas en présupposition réciproque avec un contenu, et sous une sémiotique où l'expression trouverait son modèle dans le langage ou le paradigme linguistique: la sémiologie du code opposé à la parole informative, celle du modèle standard opposé à l'usage mineur, celle du phonologique, du syntaxique ou du sémantique opposé au pragmatique, et même celle de l'usage social de la langue et des variations individuelles.

Le signe n'est pourtant pas autre chose qu'un pli à expliquer, qu'une boîte précieuse à ouvrir, un vase à fleurir. En lui-même, il n'est rien qu'un vide d'objet, une qualité sensible sans objet présent. Il ne peut être déchiffré sans apprentissage constant, car c'est sans cesse qu'il marque la vie. Il n'est pas objet d'une phase transitoire, d'une simple étape vers la vérité qui en ferait finalement l'économie.

Ce qui ne veut pas dire que le signe n'ait pas de rapport à l'idée—entendue comme irréductible, non seulement à la catégorie mais à la généralité. Au contraire, le signe articule l'idée, mais non

comme une chose qui serait signe de l'idée et d'une idée objective (du point de vue platonicien). Ce n'est pas non plus au sens où, inversement, l'idée (réduite au concept) serait le signe des choses (du point de vue aristotélicien). C'est une idée dans le sujet, comme ce qui le questionne — mais l'essence entendue classiquement comme *quiddité*, n'était-elle pas déjà profondément liée à la question *quid*? Et dans un sujet entendu, non pas comme subjectivité, mais expression, point de vue de la « chose même », de la spontanéité monadique d'une totalité ouverte. Bref, idée comme structure événementielle ou virtualité réelle attendant son actualité, dans un circuit plus ou moins court.

Le plus court semble être ici le signe artistique, non seulement littéraire mais visuel, pictural ou cinématographique. L'origine de l'idée, c'est l'urgence, la question qui force à penser, comme dans la jalousie. Non pas d'abord quiddité, mais ce genre de question née de la rencontre violente avec autrui ou avec des forces sacralisées. Pourquoi lui et pas moi? Qu'est-ce qu'il a de plus que moi? Comment se fait-il qu'il soit élu, lui, favorisé, glorifié, enrichi, créatif, si savant, si doué, si entouré?

Question forcée par l'orgueil, la vanité, la colère et la tristesse ou l'*acédie*. Elle implique le dérivatif de l'avoir (avarice), du manger ou du sexe. Elle ne vient pas seulement de la raison ou du *cogito*, car ce n'est pas un concept réduit à l'unité du *cogito* ou à la dialectique, à la négation de l'unité. L'idée ne peut donc être ni extérieure (sans unité) ni purement intérieure (sans multiplicité); c'est un système de liaisons, de relations, de rapports différentiels, actualisable dans des relations réelles (externes) et des termes actuels variés (multiplicités). L'idée peut s'incarner à vrai dire aussi bien dans des signes, des percepts, des affects, des concepts ou des fonctions, mais n'est pas réductible au Moi (habitude cyclique ou mécanique), au Monde ou à « Dieu » — mémoire spatio-temporelle ou volontaire.

Le virtuel s'incarne dans les signes formels ou mondains, dans les signes amoureux, dans les signes sensibles, artistiques et religieux. L'unité des signes, la synthèse est double: affective et artistique. Affective, car il y a une jouissance ou une consommation des signes. J'éprouve, je sens les signes, je jouis d'eux, qu'ils soient bienheureux ou douloureux. Je descends en quelque sorte du foisonnement des

signes, de leurs touffes. L'unité est artistique dans la mesure où l'art dématérialise (comme la musique par excellence) et offre une forme de communication dont l'amitié est incapable. Il reste que le signe artistique, critique de l'affectivité amicale ou amoureuse, ne peut nous offrir ce qu'offre la puissance d'aimer, car il n'est en lui-même qu'une potentialité qui peut, sans doute, servir la vie en exprimant ses forces invisibles, mais sans être suffisante au déploiement de l'affirmation vitale.

De plus, la jalousie exerce une force unificatrice. Elle unifie malgré les fractures qu'elle provoque, à cause des brisures; elle connecte plus profondément parce qu'elle révoque les liaisons directes ou trop perceptibles. Et cette liaison de ce qui est dénoué s'effectue, non seulement par la rapidité du regard jaloux, par sa vitesse verticale ou son puissant survol par dessus tous les murs, tous les pires cloisonnements, mais par la vitesse horizontale ou la transversalité, la traversée latérale de fenêtre en fenêtre. Unification à partir d'une présence illuminatrice, dans une plongée ou contre-plongée qui produit la concentration du présent dans le cours de la vie, ou à partir de la profondeur de champ introduisant l'effet de passé pur — virtualité qui peut se répéter, servir d'émergence à l'actualisation du futur.

Ce qui, en contrepoint, appelle une crise du connexionnisme baroque de la jalousie annonçant le connexionnisme digital. Car elle met en danger la singularité au nom d'une pure relation réciproque; or l'immanence n'est le siège que d'implications non-réciproques avec ce qui l'excède, et dont elle doit ménager l'excès pour garantir l'autonomie même du plan d'immanence.

II— Les signes et la quadruple manie

1. *La folie téléstique*

La jalousie unifie par la forme, les signes formels ou rituels, par la répétition complexe ou obsessionnelle, par la Bêtise. Ce qu'il faut entendre ici d'une manière singulière, tout la fois comme désir du granitique, de la perpétuation, du dépassement du mouvement, comme morsure de l'être sur le néant, et comme débordement du

néant empiétant sur l'être. Le monde rituel étant un monde construit, agencé par le désir, où le désir se faufile.

C'est comme *la folie téléstique* ou rituelle, la transe pure, une transition, un passage sans contenu et sans temporalité, comme temps perdu ou perte de temps liée à la fête, à la ritualisation des souffles dramatiques d'inspiration — voire comme temps-mort, par un de ses mouvements diastoliques. L'espace semble prendre plus d'importance que le temps. Non seulement l'endroit, mais le site, voire le lieu géographique et politique.

Le nez n'est plus seulement un organe soumis à l'organisme ni un objet partiel arraché par la pulsion ou par l'ironie, mais ce qui devient la Tour du Liban, tandis que la tête, également, se voit célébrée comme un haut relief, le mont Carmel, ainsi qu'il arrive dans le *Cantique des cantiques*. Le *temps mort* du corps transorganique n'est donc pas une simple pétrification ou une stérilité unilatérale.

Tout dépend de l'usage qui est fait de sa respiration contenue, concentrée, quasi cataleptique, complément inévitable du désir téléstique, de l'extase propre à la transe. Il y a un usage positif ou ritualisé de l'inspiration, mais aussi de l'expiration du corps qui fait le mort, alors que c'est aussi un moment de sa respiration qui n'attend que la répétition ou la reprise systolique, une ruse, une *machination* de la vie transorganique.

2. *La folie érotique*

Le contenu de cette forme, en quelque sorte, c'est le monde des signes amoureux. Certes, il ne s'agit pas d'une simple succession : le monde de la folie téléstique ou des signes mondains, constitue déjà le lieu de la sélection ou de l'élection jalouse, de *la folie érotique*. C'est le monde de l'exclusion de ce qui ne fait pas signe, ou l'éviction des signes qui ne touchent, ne configurent ou ne présagent rien.

Le premier rayon de l'amour jaloux pointe dans le brouillard du monde des signes mondains, des anniversaires, du Nouvel An, des vernissages et autres réceptions. Monde fourmillant d'autant plus de signes que l'intelligence et la logique y prennent une part modique ou seulement modale. A ce sujet, il en va du signe érotique comme du signe mondain, mais cette fois avec une détermination de plus en plus grande.

Du flou initial, des groupements peu individués, émergent des singularités, des parfums, des gestes, des sourires, des rires, des cris, des regards, des décolletés, des gorges fugitives, cela qui attire l'attention et la voyance, le déchiffrement forcé de la vérité (comme mensonge). Monde hiéroglyphique de la folie érotique. Plus ce qui produit des signes est bête, fruit d'une ravissante idiote, plus le *genre* auquel on tenait vole en éclats ; oui, plus la réduction des signes au genre, à la généralité, au type, à la figure, à l'abstraction ou à la narration (à ce que l'on se raconte, met en intrigue), à propos de la femme élue, préférée, s'émancipe et séduit par le singulier ; un singulier irréductible, énigmatique, et qui implique une relance indéfinie de la recherche ou du dépliement de ce qui se presse-là, se contracte, comme un bouton de rose.

3. *La folie mantique*

Mais le dépliement, le déchiffrement des signes et, en particulier, des signes sensibles, celui de *la folie mantique*, voilà une *manie* qui fait l'économie du présent au profit de l'objet pur, du futur ou du passé pur (de la réalité virtuelle reconnue selon une sémiologie augurale transmise), de ce qui n'a jamais été présent, mais permet toute épreuve du présent et toute épreuve du temps, le passage immédiat ou *simultané* du présent au passé. L'expérience sensible élimine l'objet présent, le cri de l'oiseau, au profit de la clameur du marchand des quatre saisons, tel qu'il n'a jamais été entendu.

Comment puis-je me souvenir ce qui n'a jamais été présent ? Par le souvenir de ce qu'on a désiré qui advienne, sans le savoir le plus souvent : souvenir de ce qu'on appelé le plus ardemment de ses vœux les plus profonds et superficiels. Je suis envahi par ce que j'ai déjà vécu sous le mode du virtuel, du désir, non comme manque de réalité, mais comme affirmation ou anticipation de la vie actuelle.

C'est une condition de la voyance ou de la divination : non seulement une mémoire *participative* distincte de la mémoire *collectionneuse* et informative, mais une mémoire de l'expérience du virtuel, d'un rêve avorté, d'un à-venir encore inaccompli mais demeuré comme un cri vigoureux au fond de la gorge ; cette voix qui se signale sans cesse au fond du logos, comme une gutturale, un raclement de

gosier — un murmure de grotte, d'entrailles de la terre. Ce n'est pas là une *image souvenir* s'actualisant ou la perception nouvelle de la clameur. C'est l'étreinte de deux sensations. C'est l'épreuve de la répétition complexe, différentielle, avec la nouveauté inhérente : le *déjà-là* du *jamais entendu*, de l'inouï.

4. *La folie poétique*

Exprimer une chose aussi complexe et délicate, *la folie poétique* peut l'accomplir, mais aussi l'inspiration picturale ou cinématographique. Le cinéma, c'est précisément le souvenir de ce qui ne s'est jamais passé. Le roman, lui aussi, est susceptible d'évoquer le souvenir d'un orphelin qui se souvient, lors de la première attention maternelle dont il bénéficie, de ce qu'il n'a jamais vécu, de ce passé pur, de cette forme dont a besoin le temps de l'orphelin pour devenir.

Le matin, au réveil, enfin dans un lit chaleureux, il se souvient du bonheur qu'il n'a jamais eu. Ce n'est ni le rappel d'un ancien présent obscur, ni l'évocation d'un « souvenir image », ni même un souvenir profond (une pure atmosphère), car cela n'a jamais été vécu. L'orphelin se souvient de la puissance, de la virtualité même de sa vie aspirant à l'actualité, à l'être excédant le seul droit d'être comme son déni, ou le raide abandon à la crue facticité.

Virtualité réelle comme cette forme maternelle de la nuit où il fut accueilli dans l'être, mais sans mère, abandonné à l'être en tant qu'être, comme un vieillard. Il faut ici méditer les déclarations de cet enfant de treize ans, plus qu'orphelin, abandonné par ses parents, et bénéficiant parfois de quelques jours de vacances chez sa grand-mère : nous sommes heureux alors, dit-il, nous menons une vie tranquille comme deux petits vieux.

Ce jeune garçon recherche cette douceur d'être, d'avoir la joie d'être comme être, seulement comme un vieillard à qui on ne demande pas s'il a des parents ou s'il en a encore besoin, mais qui se contente d'être, et qu'on laisse se contenter d'être seulement ce qu'il est au jour la journée, comme être pur et simple. Joie, affirmation du jeune garçon qui se souvient d'une virtualité réelle, celle de sa vie, de son être, de la vie en lui, reposée en lui ! Désir d'un être dominical, festif, rituel, où on ne lui demande pas d'être,

de prouver, d'agir, de produire ses liens de parenté, de manifester son action ou, *a contrario*, sa paresse. Jour sans travail ni paresse. Jour apocalyptique, celui de la révélation de la vie. Jour du voyant déchiffrant des signes de la vie, jour donnant signe de vie.

Tentative de réduire les folies supérieures à la jalousie et à ses signes. Toutefois, nous quittons ici la disjonction platonicienne entre la folie maladie (corporelle et psychique) et la folie supérieure (divine). Cela ne signifie pas pour autant que la *mania* soit réduite à une modalité de la mélancolie (et non l'inverse), comme dans la perspective aristotélicienne, mais c'est bien plutôt que la *mania* se trouve rabattue sur la perception des signes sans contenu objectif, avec seulement le sens autonome comme *jalousie*, ce qui précède l'amour affectueux ou lui succède.

Ce n'est certes plus ici une morbidité accidentelle de l'amour. Ce n'est pas non plus un simple sentiment subjectif ou une émotion parallèle aux signes objectifs relevés par une sémiotique—basée sur la discrimination de l'usage ou de la pratique de la parole d'un côté, et du code de la langue de l'autre. Il demeure que l'on assiste à une tentative de naturalisation de la *mania*, dès qu'elle ne peut plus prétendre à aucune dispensation divine. Par contre, elle se passe alors dans l'affranchissement affiché face à l'accidentalité morbide ou simplement sentimentale.

III—La critique des signes

Le signe s'expose aussi à la critique. Non seulement parce que le signe, tout en discernant le *logos*, est lui-même vérifié par le *logos*. En effet, cette tension entre signe et *logos* ne rend pas compte de toute la critique du signe, même si le signe se marque bien comme irréductible au *logos*. L'insuffisance du signe tient à ce qu'il reste complice d'une prégnance rémanente accordée au rite et à ses lois—contrainte dont la vie voudrait se déprendre, de par la vitesse et la variété même des signes.

Or la vitesse est-elle suffisante pour accomplir une communion excédant les lois, les rituels et les savoirs auguraux qui prétendent les lire? En sus, le signe semble être pris dans une nasse ou un piège

à loup, comme entre la mâchoire d'une herméneutique paranoïaque et celle d'un déchiffrement passionnel ; autrement dit, le signe reste encore débiteur de la dualité représentative, celle de l'objet idéal et du sujet revendicateur. Or une fois le délire dissipé et la passion éteinte, que reste-t-il des signes qui l'illuminaient et l'enflammaient ? Nous semblons alors condamnés au désenchantement, à l'impuissance de connaître et d'aimer, à la seule rédemption par les artifices artistiques dont on connaît l'incurie.

Dès lors, ne faut-il pas que la jalousie se fasse si discrète, si imperceptible, qu'elle semble outrepasser les réseaux d'idées et le système des passions, tout autant que leur mélange. Secret dont il faut attendre le rayonnement pour qu'on s'aperçoive ensuite de son passage. Comme si l'essence de la nouvelle *manie*, comme *fureur*, ne pouvait se repérer dans sa naissance, mais seulement lorsqu'elle est au milieu de son mûrissement ou lorsqu'elle se rend présente au milieu, au cœur, au centre de la vie, en son foyer ou en son temple. Il ne s'agit plus alors seulement d'une fureur qui défend la pureté des rites, mais celle d'une parole orante ; parole qui émerge lorsque les puissances de vie atteignent leurs limites, car la parole orante dépasse ces puissances tout en étant capable, dans ce dépassement même, de les provoquer ou de les relancer.

Ainsi la force de la douceur qui passe dans la vie est telle que l'on ne s'aperçoit pas aussitôt de la fureur qui se tenait accoisée en son sein ou éclatait seulement dans une occasion exceptionnelle et dans des situations inédites : dans l'urgence d'un nourrissage, d'une guérison ou d'une délivrance. La fureur se révèle alors comme ce qui fait rage contre les forces de mort et non comme ce qui s'infléchit directement dans la fureur de la guerre.

La fureur n'est pas d'abord celle du guerrier qui ajoute des médailles aux prouesses de la mort, un guerrier d'escarmouches laissant toujours triompher la mort ou la servilité qu'elle inspire aux vaincus et aux vainqueurs, mais la voix qui ébranle le terre et le ciel, tout ce qui participe à leur instabilité et leurs apparentes continuités, pour ébranler les spasmes ou les obstructions du désir itinérant, pour qu'ait lieu la reprise ou la recrudescence de la vie

voyagère, et pour qu'apparaissent, enfin, les forces imperceptibles, le secret inébranlable, la nomadisation dans l'inébranlable.

Non seulement les forces, mais la vulnérabilité d'une tendresse et la puissance propre aux remuements d'entrailles ! Or le signe reste souvent débiteur d'une image du signe comme signal de puissance, masquant par là qu'il peut se montrer, simultanément, sous l'espèce d'un signe d'avilissement ou de faiblesse et, plus encore, de force dans la faiblesse. Comme source de la puissance, dans la mesure même où la lumière s'origine dans la nuit, sans pouvoir s'en départir, de son propre point de vue, ainsi que la parole provient du silence distinct de la mutité.

S'il faut critiquer la parole par le signe et le silence, il faut discerner la puissance du signe par le signe de faiblesse, le signe d'avilissement, celui qui est peut être une origine de la littérature. L'épreuve du signe d'avilissement de l'homme par l'homme ; alors que l'homme meurt défiguré, la subsistance de l'être s'éprouve comme une intolérable marque de puissance. Écrire au nom de celui qui ne peut plus écrire, réduit au silence, affecté du signe d'avilissement, d'abrutissement, voilà qui contribue à faire naître le langage et le signe nouveaux d'un silence et d'une faiblesse.

De plus, si la parole n'est pas écoutée, les signes de puissance ou de faiblesse ne servent pas à stimuler la vie et sa surabondance. Si le silence n'est pas écouté comme les signes d'impuissance en tant que signes d'affirmation et non d'opposition, alors le plus fort signe de vie n'est d'aucun usage pour les vivants. Il faut encore la croyance à la parole comme au signe, à leur événement, à leur ruissellement sur le corps, à leurs inscriptions, à leur vol aérien, aux traces, à ces haecécités comme un jour, une nuit célébrés.

On ne peut croire même à la destinée outrepassant l'immanence que si l'on croit à l'immanence des signes et de la parole qui les discerne. Si on ne croit pas à la voyance des signes et à la loi—entendue d'une manière événementielle—qui libère leur déchiffrement, on ne peut qu'éprouver l'effritement du sol et l'évanouissement accru de l'imperceptible réalité. Si on ne voit et n'entend pas les signes déchiffrés du corps, on ne peut rien entendre à une vie corporelle transorganique qui outrepassa le mouvement et le temps, pas plus qu'à l'*aeviternel* (ce qui commence mais ne

ne finit pas) comme à l'*internel* (temporel sans commencement). On ne peut plus percevoir la mouvance et la transtemporalité affirmatives du désir que sous son aspect paralysant ou évanouissant.

Chapitre 2

La répétition complexe

Darwin a voulu... faire résulter de l'entassement même des répétitions biologiques les innovations de la vie, tandis que nous voyons clairement parmi nous, dans nos organismes sociaux, les répétitions naître des innovations.

G. Tarde, *La logique sociale*, VIII, 2.

I—La reprise différentielle et l'obsession

La loi, c'est ce qui vérifie la liberté et la terre, mais c'est aussi la terre ou sa promesse qui discernent la loi comme libératrice ou répression du désir illimité. La loi n'est libératrice que si elle est abordée avec la médiation des signes immédiats, à partir des signes, des *mirabilia* (même s'il s'agit de fléaux, de peste), d'un enfant, d'un fils contrant la stérilité, d'un signe génétique ou apocalyptique (lunes, étoiles). La loi n'est pas un fardeau à condition qu'elle rompe avec l'ordre du monde, comme le signe avec l'ordre du *logos* — ce que l'on peut traduire par *miracle*.

Rupture d'ordre, mais non pas d'immanence. Au contraire, la loi est débitrice d'une croyance dans l'immanence des signes. Mais il s'agit d'une immanence de la vie; non de la vie comme effort, *conatus*, mais comme virtualité de l'effort, d'une fatigue qui n'a pas encore épuisé les possibles. Immanence comme circuit immédiat du

virtuel et de sa réalité, voire de son actualité comme fatigue, prenant de vitesse la tentative de sortir de soi, anticipant la vanité actuelle de l'effort. Immanence comme vitesse dans la lenteur ou l'immobilité, comme temps pur.

La loi n'est pas un fardeau lorsqu'on éprouve cette loi à partir de ce qui la pose, sans despotisme d'un ordre qui soumet, rend vaincu. Loi du vainqueur dont la victoire contre l'unité du concept et la tyrannie du modèle, est acquise par la croyance qui brise l'unité logique et volontariste, comme le *conatus* ontologique. Cette contrainte de l'être est si vive et si forte qu'il faut l'abattre en plein vol comme un coq de bruyère avec un fusil.

Cet éreintement de l'être, c'est l'événement d'une vie qui passe ma vie, c'est l'épreuve d'une souveraineté qui est si forte qu'elle n'a même plus besoin d'assumer les lois qu'elle se donnerait elle-même ou viendrait ratifier. C'est une loi vivante qui découle de soi comme de la vie en soi, de bonne race; non seulement d'eau mais de sang. Outre la métaphore et les figures, les types, loi qui témoigne de ce qui atteste en soi de la vie et provoque sans cesse une vie spirituelle accrue, n'ayant jamais d'autre modèle dont on réponde, qu'un garant dont le témoignage même est encore inspiré par ce qui le confirme et le provoque.

Le luxe synonymique, les tics verbaux ou gestuels, les stéréotypies schizophrènes, les bégaiements, les ritualismes obsessionnels, les récurrences différentielles ou masquées de traumatismes, ne s'éclairent point par le refoulement, mais par la répétition, la reprise différentielle. Ce n'est pas parce que je refoule une certaine modalité du désir (incestueux notamment) que je répète, mais je refoule parce que je répète. C'est cette répétition qui écarte tout ce qui rendrait ma vie plus insupportable encore. Répétition qui sélectionne les reprises, ce sans quoi je ne supporterais pas la vie, je n'en pourrais plus, je n'aurais plus de puissance à effectuer, sans quoi je n'aurais même plus de limites à dépasser.

C'est ce qui écarte toutes les différences qui ruinteraieent encore plus gravement ma vie. Car on ne vit, au fond, qu'à partir des limites que l'on pousse à bout, outrepassé sans cesse. On vit avec l'invivable, on opère l'infaisable, on pense l'impensable ou parle de ce dont on ne peut parler et qu'il faudrait taire, selon certains destructeurs et

analystes de la philosophie qui prétendent la guérir. On vit l'invivable ou ce pour quoi l'on n'est pas né, l'on n'est pas fait, ce pourquoi à n'a pas la vocation. L'homme vit la femme, le magistrat vit l'ouvrier, le médecin vit le fœtus, l'avorton, l'employé vit le banquier, le politicien vit les platanes de la grand place de sa commune, comme l'écrivain vit l'enfant ou le grizzli, le vampire, de même que le *moine* vit non seulement l'homme marié, mais l'épouse, l'accouchée, la mère de famille, les anges ou les démons, notamment durant son sommeil paradoxal ou son somnambulisme.

La répétition est double et complexe. Double parce qu'elle est mécanique, morbide, réduction du corps au corps mort et à la mort stérile, à une stérilité loqueteuse, mais aussi parce qu'elle est remède, comme le comprend bien le *transfert* qui entend avoir la seule prise favorable sur la répétition mortifère. Cette répétition est complexe aussi en ce sens que l'on peut extraire une répétition positive ou affirmative quant à la vie, de la répétition mécanique ou naturelle elle-même. Tout est une question d'usage — d'esprit —, y compris et par excellence, de l'expiration. Il y a un usage affirmatif de l'épreuve corporelle de l'expiration comme moment diastolique de l'inspiration. Il existe aussi un usage artistique de la répétition mécanique, notamment par la reproduction en sérigraphie d'une populaire étiquette de soupe en conserve, ou de la tête d'une actrice fameuse devenue un cliché à la limite du tolérable ou de la niaiserie.

Ceci permet de dire autrement la complexité répétitive: la répétition mécanique ou morbide peut servir de coque, d'habitat, constituer le site où la répétition différentielle trouve refuge et d'où elle peut sans cesse s'extraire. On ne peut donc opposer de manière duelle, le mécanique au vivant, la répétition néfaste ou la reprise favorable, de la même façon qu'on ne peut opposer la mort comme événement naturel hétérogène à la mort comme puissance du Moi qui se débarrasse de la vie, ni à la mort comme événement qui fait advenir une singularité irréductible au Moi, à la vie comme habitude identitaire ou comme mémoire spatio-temporelle et de l'Idée générique. Ce que comprend le suicide qui tente l'extrême, leur parfaite réconciliation, mais en vain. Il reste que cette tentative suicidaire n'aurait pas de portée si l'intrication du mécanique et de la salutaire inventivité différentielle n'avait aucune portée.